



MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE
ET DE LA JEUNESSE

Liberté
Égalité
Fraternité



GEBEKA
FILMS
présente

LONGS MÉTRAGES
ANNÉCY 2023
PRIX DU JURY
ANNÉCY
PRIX FONDATION GAN
À LA DIFFUSION

Prix Jean Renoir des lycéens 2023

Dossier pédagogique

Une production LES FILMS DU TAMBOUR DE SOIE Alexandre Caron

INTERDIT
aux chiens et aux Italiens
un film d'Alain Ughetto

Avec la voix d'Ariane Ascaride Musique de Nicola Piovani
et d'Alain Ughetto

Le film est financé par le Centre national du cinéma et de l'animation (CNC) et par le Fonds de soutien à l'écriture, à la production et à la diffusion de films de fiction (FSEDF) de la Région Île-de-France. Le film est également financé par le Centre national de la musique (CNM) et par le Fonds de soutien à la production de films de fiction (FSPF) de la Région Île-de-France. Le film est également financé par le Centre national de la musique (CNM) et par le Fonds de soutien à la production de films de fiction (FSPF) de la Région Île-de-France.

www.gbeckfilms.com



Auteur du dossier :
Philippe Leclercq
© Ministère de
l'Éducation nationale
et de la Jeunesse

Crédits
iconographiques :
© Gebeka Films

INTERDIT AUX CHIENS ET AUX ITALIENS

D'ALAIN UGHETTO

Le Prix Jean Renoir des lycéens est attribué par un jury de 1500 lycéens de toute la France à un film français ou étranger parmi sept longs métrages sortis durant l'année scolaire vus collectivement en salle de cinéma.

Le Prix Jean Renoir des lycéens est organisé par le ministère de l'Éducation nationale et de la Jeunesse, en partenariat avec le Centre national du cinéma et de l'image animée, la Fédération nationale des cinémas français et avec la participation des Ceméa, des Cahiers du cinéma, de Positif, de Sofilm et de l'Entraide du cinéma et des spectacles.

En savoir plus :

eduscol.education.fr/3397/prix-jean-renoir-des-lycéens

Synopsis

Début du XX^e siècle, dans le nord de l'Italie, à Ughettera, berceau de la famille Ughetto. La vie dans cette région étant devenue très difficile, les Ughetto rêvent de tout recommencer à l'étranger. Selon la légende, Luigi Ughetto traverse alors les Alpes et entame une nouvelle vie en France, changeant à jamais le destin de sa famille tant aimée. Son petit-fils retrace ici leur histoire.

Réalisation : Alain Ughetto

Production : Les Films du tambour de soie - Vivement Lundi! – Foliascope - Graffiti Film - Lux Fugit Film et Umedia - Nadasdy Film - Ocidental Filmes

Distribution : Gebeka Films

Pays de production : France, Italie, Suisse, Belgique, Portugal

Durée : 1 h 10

Sortie : 25 janvier 2023

Entrée en matière

Pour commencer



Fils d'ouvrier né en 1950, le réalisateur marseillais Alain Ughetto a grandi les oreilles rebattues par l'antienne selon laquelle l'art n'était pas pour lui. « Tu trouves un vrai travail dans l'administration [« aux PTT ou à EDF », renchérit sa mère filmique], et le dimanche, tu pourras faire de la peinture¹ ». Rebelle à l'injonction déterministe, le jeune homme décide de se saisir d'une caméra comme on s'empare de son destin, sublimant bientôt le goût du bricolage qu'il a hérité de son père. Son art, comme l'annonce son tout premier essai filmique (une animation en volume de quelques secondes d'un dessin de Sempé), sera fait de matière à pétrir et d'objets à découper, coller, peindre, assembler pour construire ses histoires, toujours empreintes d'humour et de poésie.

En 1979, Alain Ughetto rejoint le Centre Méditerranéen de Création Cinématographique (CMCC), que le cinéaste et scénographe René Allio vient de créer dans les faubourgs de Marseille. Là, durant plusieurs années et sous l'œil bienveillant de ce « père de cinéma », il écrit et réalise une dizaine de courts-métrages en pâte à modeler, parmi lesquels *L'Échelle* (1980), *La Fleur* (1981) et *La Boule* (1984, César du meilleur court-métrage d'animation). L'économie précaire du secteur, ajoutée à la fermeture du CMCC en 1985, ne lui permettent pas hélas de poursuivre son activité artistique. Le réalisateur doit se reconverter et devient preneur de son sur des

¹<https://www.cnc.fr/documents/36995/145388/entretien+avec+Alain+Ughetto++%C2%AB+Jasmine+%C2%BB+%28ao%C3%BBt+2012%29.pdf/012e51bf-36d2-06d3-60df-921bd0621514?t=1532441344535>

reportages télévisés, avant de reprendre la caméra et de tourner des documentaires pour la chaîne régionale France 3-Marseille.

À la fin des années 2000, Alain Ughetto se souvient d'une histoire d'amour vécue avec Jasmine, une étudiante iranienne, pendant la Révolution islamique de 1978-1979. Quelques lettres retrouvées dans des cartons, des aérogrammes, des dessins, des images tournées en Super-8 et alors revisionnées, ravivent les souvenirs. Un scénario s'ébauche et s'incarne bientôt dans la pâte à modeler, ce jouet de l'enfance, comme ses rêves cinématographiques de jeunesse, depuis longtemps délaissés.

Jasmine (2013), le premier long-métrage d'animation d'Alain Ughetto, réalisé comme tous ses films courts en *stop motion* (en volume, image par image), retrace son aventure prise dans la tourmente des événements politiques et religieux dont les dangers amplifient l'impossibilité amoureuse. Les sentiments dont sont pétris les personnages se mêlent au magma documentaire et sonore d'un Téhéran sous tension. La douce plasticité de la pâte exacerbe leur sensualité autant que leur fragilité face au tumulte. Enfin, la tessiture de la pâte, du son et des images, fait de *Jasmine* un voyage sensoriel. Et comme dans *Interdit aux chiens et aux Italiens*, divers supports de mise en scène (photographies, images Super-8, archives de l'INA) étoffent l'épaisseur de son feuilleté narratif, donnant à goûter l'effroi du destin des êtres face aux soubresauts de l'Histoire.

Fortune du film

Sélectionné en compétition officielle au Festival international du film d'animation d'Annecy en juin 2022, *Interdit aux chiens et aux Italiens* a remporté le Prix du Jury. Ce second long-métrage d'Alain Ughetto y a également été honoré du Prix Fondation Gan à la diffusion.

Zoom

Un sentier de montagne au-dessus des nuages, une petite procession de travailleurs nomades... C'est ici Luigi, valise à la main et manche de pioche sur l'épaule, son épouse Cesira (leur fille Marie-Cécile, encore bébé, dans les bras), suivis d'Antonio et de Giuseppe, les deux frères cadets de Luigi, qui rentrent chez eux, sur les hauteurs escarpées de la commune de Pinasca, au hameau d'Ughettera.

Nous sommes dans les premières années du XX^e siècle, aux environs de 1909 (date de naissance de Marie-Cécile). Les temps sont rudes pour les paysans montagnards de ce coin italien du Piémont, situé au nord-ouest de l'Italie. La terre est avare, le travail, comme la nourriture, rare. Chaque année, avant l'hiver, la moitié de la population ouvrière (ramoneurs, chiffonniers, charbonniers, savetiers, caillouteurs, etc.) s'exile en France ou en Suisse en quête de travail. Puis, le chantier terminé (comme celui du

tunnel ferroviaire du Simplon creusé sous les Alpes pour relier l'Italie à la Suisse), beaucoup s'en reviennent au bercail, à l'image du groupe conduit par Luigi, au terme de deux jours de marche à travers la montagne dominée sur la fin par le Mont Viso dont on aperçoit la haute silhouette (3 841m) dans le coin supérieur droit de l'image.



La construction plastique de ce plan, travaillée par une immense profondeur de champ, inscrit les personnages dans l'impressionnant décor alpin qui est leur berceau, leur maison, leur terre. La minéralité monochrome du lieu, situé entre ciel et roche, air et poussière, trahit le minimalisme de leurs conditions de vie, la rugosité calleuse des mains, l'âpreté d'un pays duquel Luigi et les siens finiront par s'arracher définitivement, faute d'avenir. Un pays où, à l'inverse, reviendra son petit-fils, Alain Ughetto, pour y retrouver les traces du passé, glaner quelques châtaignes (qui servaient autrefois à mitonner la polenta de Cesira), ramasser quelques morceaux de charbon, ici à gauche de l'image, pour fabriquer les rochers du décor, et piocher un peu de terre sur les pentes du village aujourd'hui fantôme pour y enraciner littéralement le film et faire de son récit l'espace de la mémoire familiale et de sa filiation.

Deux éléments du décor attirent encore l'attention : le clocher de l'église, perforant l'épaisse couche nuageuse qui obstrue la vallée, et la vache Holstein, près de laquelle le groupe de Luigi s'apprête à passer.

Repère géographique aperçu de loin, le clocher se dresse telle une vigie veillant sur la terre et les hommes. Sa présence familière dans le paysage rassure, bien plus que celle du curé qui fait l'objet d'un respect paradoxal, mélange de crainte (pour la religion qu'il représente) et de mépris (pour les anathèmes qu'il lance sur les récalcitrant(e)s à sa loi et la « dîme » nourricière qu'il prélève sans vergogne sur la maigre pitance des

familles. Autre présence pittoresque du décor alpin, la vache, précieuse source de subsistance pour les paysans piémontais, n'est ici qu'un jouet (cassé), perçu comme tel par les personnages – les marionnettes – du récit. Cette mise en abyme de l'animation appartient au ressort comique du film qui voudrait faire passer les figurines pour des êtres incarnés appartenant au réel – ce qu'ils sont vraiment, au fond.

Enfin, cette image d'un homme, portant sa valise, et d'une femme, portant son enfant, en marche sur un chemin, qu'il soit celui du retour ou de l'exil, entre en résonance avec tous les peuples migrants aujourd'hui jetés sur les routes du monde dans l'espoir d'une vie meilleure. Des populations « saute-frontière » qui, au péril de leur vie, doivent comme ici franchir des montagnes, avec ou sans passeurs, pour tenter de se soustraire à la traque des polices frontalières. Ainsi, l'épopée familiale des Ughetto porte en elle la mémoire universelle des destins d'hommes et de femmes que la misère force au déracinement, à l'errance, et expose à la violence de la xénophobie et du racisme.

Carnet de création

Des repas dominicaux, Alain Ughetto se souvient d'une anecdote narrée par son père Vincent selon laquelle il existait, dans la région du Piémont, un village où tous les habitants qui y naissaient depuis des générations, portaient tous le même nom : Ughetto, comme le leur. « Ughettera, le pays des Ughetto ! », résume le cinéaste.

Curieux de cette légende familiale ancrée en terre piémontaise, celui-ci se rend à Ughettera au début des années 2010 où il ne trouve plus guère que d'antiques mesures à l'abandon. Il ramasse bien un peu de charbon de bois, des brocolis, quelques châtaignes qui faisaient le quotidien de ses ancêtres, mais du nom de ces derniers au cimetière du village, point de trace. Déterminé à élucider le mystère, Alain Ughetto se met à enquêter, à ressortir des photographies et des documents de famille, à questionner tous ses proches (oncles, tantes, cousins, frères et sœur), en un mot, à retablir la chronologie de son roman familial. La découverte de l'ouvrage du sociologue piémontais Nuto Revelli, *Le Monde des vaincus* (1980), réunissant des centaines de témoignages des habitants des environs d'Ughettera, lui permet d'en restituer les pages manquantes. Cette lecture, riche de détails sur la vie quotidienne, les conditions de travail ou la question douloureuse de l'émigration italienne, lui fournit même des informations sur son propre grand-père Luigi. « Puis, j'ai retracé les contours des grandes guerres qu'ont connues mes grands-parents, les itinéraires qu'ils ont empruntés, rapporte le cinéaste. Ils ont été naturalisés français deux mois avant la guerre, puis le territoire où ils vivaient a été envahi par Mussolini² ».

À ce stade de ses recherches, Alain Ughetto pense encore réaliser une œuvre documentaire, un peu sur le modèle de *Jasmine*. Or, le projet ne passe pas l'épreuve du *storyboard*. L'épaisseur du dossier historique et la lourdeur des équipes de tournage

² Dossier de presse du film.

rendent l'hypothèse, avec ses exigences de souplesse et d'improvisation, impossible. Décision est prise de remodeler *Interdit aux chiens et aux Italiens* et d'en faire une chronique familiale sur fond chaotique de l'histoire collective. Ensuite, « il a fallu préparer, dessiner, storyboarder, sonoriser, raconter, se souvient le réalisateur. J'ai demandé à ma grand-mère Cesira, devenue pour l'occasion une marionnette de vingt-trois centimètres de haut, de me raconter son enfance, sa rencontre avec Luigi, le village d'Ughettera... Ce qui n'aurait pas été possible dans un documentaire³ ». D'abord coécrit avec Anne Paschetta, pour la partie la plus documentée, puis avec le scénariste Alexis Galmot, le récit se structure autour d'un dialogue imaginaire entre Cesira et son petit-fils Alain, apparaissant à la fois en *off* du cadre – la voix – et en *in* – la main (et le pied !), qui devient un personnage secondaire, « à part entière », de l'histoire.



Le tournage du film a lieu en grande partie dans les studios de Foliascope à Beaumont-les-Valence (Drôme). Huit grands plateaux sont alors nécessaires. Alain Ughetto participe activement à la construction des décors qu'il agrémente de sa « récolte » organique, ramenée du Piémont : charbon de bois, terre, mousse, châtaignes... Décors et costumes des marionnettes sont fabriqués par les productions Vivement lundi !, à Rennes. « Au départ, observe le réalisateur, on avait prévu des personnages petits, moyens, puis grands. Comme ça commençait à peser sur le budget, j'ai eu l'idée de supprimer la taille intermédiaire. Ils sont petits et ils deviennent grands. Ça apporte une note d'humour lorsque mon père grandit d'un coup et que la grand-mère dit : "C'est la polenta !" ⁴ »

³ *Ibid.*

⁴ <https://www.brefcinema.com/actualites/festivals/une-rencontre-avec-alain-ughetto-au-18e-carrefour-du-cinema-d-animation>

La pâte à modeler, chère au réalisateur de *Jasmine*, est donc délaissée au profit de marionnettes que des équipes de techniciens sont chargées de manipuler selon la technique du *stop motion*, ou animation en volume qui, aux yeux d'Ughetto, « permet de rendre le réel poétique⁵ ». Laquelle consiste, rappelons-le, à modifier la position d'un personnage entre deux prises de vue fixes (vingt-quatre prises pour une seconde de film) afin de donner l'illusion d'un mouvement naturel lors de la projection. Cette technique en volume a, par ailleurs, été complétée par des images 2D (fond de décor par exemple) et des prises de vue réelles (début du film à Ughettera). Enfin, la partition musicale a été confiée à l'immense compositeur Nicola Piovani (Oscar de la meilleure musique de film pour *La Vie est belle* de Roberto Benigni en 1998).

Suite aux différents retards causés par la crise sanitaire du coronavirus et à une tempête de neige exceptionnellement précoce dans le drômois, le tournage s'est finalement étalé de janvier 2020 à juillet 2021. Depuis ses toutes premières recherches, Alain Ughetto a, pour sa part, consacré quelque neuf années de travail à *Interdit aux chiens et aux Italiens*.

Matière à débat

Cousu main



Bois, rabot, carton, cutter, pinceau de colle... Une main s'agite. Un petit monde s'invente. Une voix raconte. Un passé, un pays. Pays de l'enfance, ou le pays magique du cinéma d'animation qui s'élabore sous nos yeux au son de la scie et de la perceuse. Et de la musique de conte de Nicola Piovani qui accompagne notre retour à l'âge des maquettes et des petites autos. À l'âge où « mes seuls amis, confie Alain Ughetto,

⁵ Ibid.

s'appelaient pâte à modeler, colle, ciseaux et crayons à papier ». Cette main, donc, qui s'agite, qui entre et sort librement du cadre, est celle d'Alain Ughetto qui fait d'emblée le lien entre hier et aujourd'hui, entre l'enfance et maintenant – la *main tenant*, pour paraphraser le Michel Serres de *Petite Poucette* (2012), ses outils de l'enfance qui sont aussi ceux du réalisateur qu'il est devenu, servant désormais à confectionner son théâtre artisanal de marionnettes. Un théâtre rempli de matériaux simples sinon pauvres, en osmose avec la vie des humbles dont il témoigne.

Cette main, presque autant que la voix (*off*) accrochée à son accent marseillais, appartient aux Ughetto. C'est une « belle » main qu'Alain a héritée de son père Vincent, le magicien de la croute en cire du Babybel, qui a lui-même hérité des mains de son père Luigi, un travailleur nomade piémontais (1879-1942). C'est par la main, grâce à ses mains de bricoleur habile, qu'Alain Ughetto a bâti non seulement sa carrière, mais également le film, initialement intitulé *Mano d'opera* (« Main d'œuvre », titre en français à double sens), qu'il nous offre à voir se construire dans ses premières images, astucieuse mise en abyme de son procédé (son secret) de fabrication – astucieuse et plaisante comme la tonalité humoristique qui le traverse et met l'ensemble de sa dramaturgie à distance.

Le cinéma comme transmission



Ainsi, pendant qu'il converse avec sa grand-mère, la main du réalisateur devient « actrice » de son propre dispositif, formant équipe avec ses « petites » figurines pour bâtir la fiction, les décors, la maison en carton de la famille de Luigi... Le grand-père et ses frères sont alors amenés à prendre à l'envers le relais de la transmission, après que le petit-fils cinéaste leur a préparé les outils (traineau, scie, planches...) et redonné vie à l'écran.

C'est la main – la main ouvrière de la famille Ughetto – qui assure et maintient la filiation, le savoir-faire – et le goût – du travail manuel, transmis de « main en main », de génération en génération. La main du réalisateur est ici pétrisseuse de vie des personnages; elle (et, avec elle, toutes les autres mains de ses collaborateurs et techniciens sur le chantier filmique) les crée, les actionne et les met en scène, « joue » avec eux, se joue du hors-champ des images, et, affranchie de la logique et des proportions, leur tend leurs outils, prend la tasse à café de Cesira pour en boire le contenu, ou se saisit avec douceur de la menotte de Cesira pour en apprécier l'alliance de mariage.

L'omniprésence de cette main fait d'elle un des protagonistes (secondaires) du film, abrogeant, par une simple entrée dans le cadre, la frontière qui sépare le créateur de son œuvre autant que les temporalités du passé et du présent. Comme la conversation entre le petit-fils et sa grand-mère Cesira, la main d'Ughetto est conductrice du récit. Elle se souvient des gestes du père en manipulant ses vieux outils dans lesquels se trouve également l'empreinte du savoir transmis par le grand-père Luigi. La main se souvient et témoigne à haute voix, et fait du cinéma le dernier maillon de la chaîne de transmission de l'histoire familiale.

Récit familial, roman national

La discussion imaginaire entre le petit-fils et sa grand-mère (1886-1962) est moteur de la narration. Le jeu de questions-réponses lance et relance la fiction dont Cesira est à la fois actrice (jeune) et narratrice (vieille). Sa position de conteuse fait d'elle le pivot du dispositif dramaturgique du film, fondé sur une multiplicité de flash-back par rapport au passé-présent du discours. C'est donc à elle (dotée de la voix de la bien-nommée Ariane Ascaride) que le réalisateur confie le pouvoir de tirer les fils du récit; c'est à travers elle, que le cinéaste a seule connue (jusqu'à l'âge de 12 ans), que nous entrons dans le récit mouvementé de la famille dont le grand-père Luigi est le héros. Dépositaire de la mémoire non seulement des Ughetto mais également de l'épopée des Italiens du Piémont, Cesira déroule son histoire (souvent en voix *off* des images), teintée aux couleurs de la tendresse qu'éprouve pour elle son petit-fils et metteur en scène.

Fille de contremaître, originaire du village piémontais de Premeno, Cesira, alors jeune femme, fait la connaissance de Luigi (20 ans) sur le chantier du tunnel du Simplon, près de Brigue en Suisse, où ce dernier est venu travailler avec ses deux frères, Giuseppe (18 ans) et Antonio (17 ans). La rencontre des deux, traité sur le mode comique d'un romantisme béat, est un coup de foudre amoureux dont l'edelweiss, planté dans les cheveux de Cesira, est le symbole; le mouchoir, offert en retour par la demoiselle, est celui de la promesse d'une vie nouvelle pour Luigi.

À travers l'histoire de Luigi, deuxième de onze enfants, et de la famille qu'il fonde avec Cesira, c'est une page du récit national que le film, tissé d'anecdotes et d'événements historiques, nous raconte. La vie rurale du Piémont, au tournant du XX^e siècle, est rude et cruelle pour les pauvres gens. On travaille dur et on meurt jeune (ce que souligne le décompte de Cesira). Les enfants sont plus souvent envoyés au travail (saisonnier) des champs qu'à l'école; la nourriture est rare (on mange la polenta au lait avec des

fourchettes par mesure d'économie); les familles vivent dans une seule pièce et dorment été comme hiver dans les étables. Pour éviter la famine, Luigi et ses frères prennent régulièrement la route pour trouver du travail de l'autre côté des Alpes, en France ou en Suisse (le chantier du Simplon). Bien que ceux-ci ne s'y fixent pas définitivement, une première vague d'émigration venant du nord de l'Italie (Piémont, Frioul...) se répand déjà (et ce jusqu'en 1914) sur la France, alors en avance sur l'économie transalpine, et en demande d'une main-d'œuvre bon marché destinée à soutenir son développement industriel et colonial. Comme les adultes, des centaines de gamins de 10-12 ans traversent la montagne pour vendre leurs services au marché aux enfants de Barcelonnette, dans les Basses-Alpes.

«Paradis», terre promise



La scénographie du film restitue plastiquement les différentes étapes de la trajectoire romanesque des Ughetto. La mesure de la famille de Luigi, avec son toit traditionnel en lauze, est faite d'un « pauvre » carton; les maisons ouvrières du Simplon sont de simples citrouilles; la demeure colorée du « Paradis », constituant le point d'orgue de l'ascension sociale et des idéaux de Luigi (devenir propriétaire), s'élève dans un beau paysage ariégeois, verdoyant et fleuri. Comme la lumière du film, la palette des couleurs s'éclaircit progressivement. Les matériaux rustiques du début (châtaignes, charbon de bois...) disparaissent. Les détails du décor gagnent en précision, la comptabilité des éléments du décor s'enrichit.

Variété du bruitage et des cadrages, des angles de vue et de l'échelle de plans (fixes), des focales et de la profondeur de champ, *Interdit aux chiens et aux Italiens* appuie son système sur la grammaire du cinéma en prises de vue réelles. Son comique burlesque, qui est aussi la marque d'affection du réalisateur pour son sujet, infuse son écriture et repousse avec humour et drôlerie ce que le destin inflige de tragique à ses aïeux.

La trajectoire de la famille Ughetto épouse celle capricieuse et meurtrière de l'histoire du pays. Les pauvres, qui se tuent, au propre (sur le Simplon) comme au figuré, à la tâche toute leur vie, sont les premiers à mourir sur les champs de bataille. C'est le cas d'Antonio (19 ans) durant la guerre coloniale de Lybie (1911) et de Guiseppe (20 ans) pendant la Grande Guerre (1915). Avaries de l'existence, guerres, épidémies, les pauvres Piémontais doivent payer un lourd tribut avant d'émigrer en France à la recherche d'une vie meilleure. Or, la terre promise n'est pas toujours un paradis. Le peuple étranger que représentent tous les Luigi et leur famille est perçu avec méfiance par les populations autochtones. Les Italiens sont victimes d'un racisme violent, ouvert, éhonté, comme en témoigne la lecture du mensuel satirique fin de siècle, *La Sorte* : «Ce qui caractérise l'ouvrier italien, c'est qu'il est plus souple. On lui fait faire tout ce qu'on veut. Il n'y a pas chez ces ouvriers de dignité personnelle. Ils endurent tout [...]. Ils obéissent.» On parle alors d'une «italophobie», stigmatisant les travailleurs transalpins affectés aux basses besognes et métiers pénibles (comme sur les chantiers de construction). L'injonction de l'affiche «Interdit aux chiens et aux Italiens», accrochée à la porte d'entrée d'un bistrot (et dont la signification raciste est désamorcée avec à-propos par Luigi), traduit le climat d'hostilité qui menace tous les «Ritals» ou «Macaronis» en quête de travail, et ravalés au rang de l'animal, à cette époque. La dédicace finale du film («Aux familles contraintes à l'exil pour survivre») rappelle que l'exil est toujours un abandon et une fuite – fuite de la misère, de la peur, de la persécution, de la mort. Il est toujours un arrachement, un choix contre, sous astreinte, par défaut ou dépit. Il est, au plus, une aspiration au «mieux être», au renouveau d'une vie condamnée au malheur.

Comme les quelque vingt-cinq millions d'Italiens qui se sont progressivement établis aux quatre coins du monde (notamment en Europe, États-Unis, Australie), Luigi et les siens ont emporté avec eux leurs rêves, leur culture et leurs souvenirs pour trouver une «seconde chance» et réussir. Leur voyage, comme le film d'Alain Ughetto qui en fait le récit, a la portée universelle des peuples migrants qui, inlassablement confrontés à la loi des frontières, interrogent la logique des territoires et des hommes.

Envoi

La Traversée (2021) de Florence Miailhe. Un village pillé, une famille en fuite et deux pré-adolescents perdus sur les routes de l'exil... Kyona, 13 ans, et son frère Adriel, 12 ans, tentent d'échapper à ceux qui les traquent pour rejoindre une terre hospitalière. Au cours d'un voyage initiatique qui les propulse à l'âge adulte, les deux jeunes gens traversent de multiples épreuves et territoires pour atteindre la liberté. Comme *Interdit aux chiens aux Italiens*, le film d'animation de Florence Miailhe offre une réflexion féconde sur le destin des peuples soumis à l'errance.